

La lettre de la Pléiade

L'histoire de la Pléiade

« Mon ami Schiffrin ». André Gide et la Pléiade
Lettre n° 2, septembre-octobre-novembre 1999

Le *Journal* d'André Gide s'achève sur deux phrases brèves, datées du 21 novembre 1950 et marquées l'une et l'autre par l'angoisse de la mort. À la disparition d'un ami — « *J'apprends (par Mme Martin-Chauffier) la mort du cher Schiffrin* » — fait écho l'inquiétude de la sienne propre, ressentie prochaine — « *Répétition tout le jour. Je ne tiendrai pas le coup jusqu'à la première ; mais où me réfugier ?* » Le 22 novembre, Julien Green, rendant visite à Gide, dresse ce portrait d'un écrivain attristé et fatigué : « *Des poches sous les yeux, le regard éteint, les joues blanches et les lèvres violettes (cœur ?) Il me dit presque tout de suite que Schiffrin est mort, ce qui me fait de la peine. Mort de quoi ? Ici un nom barbare. Il étouffait.* » Mais qui était cet ami dont la disparition incita Gide à reprendre un temps ce journal déserté depuis plusieurs mois ? Schiffrin était le fondateur des Éditions de la Pléiade et de leur prestigieuse collection reliée, l'homme auquel Gide avait accepté en 1938 de confier la première édition globale de son journal — ce qui fit du diariste le « premier des modernes » à figurer dans la Bibliothèque de la Pléiade, de son vivant de surcroît ; cinq ans plus tard, Schiffrin publiait son journal de guerre à New York (*Journal 1939 - 1942*). Outre la tristesse de l'ami, il y a ainsi dans les dernières lignes du journal l'hommage d'un écrivain à l'éditeur disparu — hommage *in-texte* pourrait-on dire. Façon de refermer la boucle.

De fait, la lecture du *Journal* est riche d'enseignements sur l'histoire de la Pléiade et de son instigateur. Jacques Schiffrin, né à Bakou en 1894, diplômé en Droit à la Faculté de Genève, s'installa à Paris après-guerre. Amateur de littérature, il créa en 1923, au 6, rue Tournefort, les Éditions de la Pléiade / J. Schiffrin & Cie, puis le 16 novembre 1925, avec son frère Simon, son beau-frère Joseph Poutermann et Alexandre Halpern, la société des Amis de la Pléiade, sise rue Huyghens. Le jeune éditeur publiait des livres de luxe illustrés d'auteurs français (Green, Maurois, Tardieu, Valéry...) et de classiques russes (Pouchkine, Tolstoï, Tourgueniev) et la collection « Écrits intimes », dirigée par « Charlie » Du Bos (directeur littéraire de la Pléiade depuis fin décembre 1925), l'ami de Gide. Ce lui fut l'occasion de se lier à un certain nombre d'auteurs proches de *La N.R.F.*, comme Brice Parain, secrétaire de Gaston Gallimard depuis 1927, Valéry Larbaud, Paul Desjardins... et André Gide, avec lequel il traduisit et publia les *Nouvelles* de Pouchkine et qui lui confia son essai sur Montaigne. Élégant et sensible, Schiffrin était un homme dont on appréciait la compagnie ; il avait voix au chapitre, comme le montre la double relation du dîner qui réunit le 9 février 1929, outre Gide et Schiffrin, Julien Green, Robert de Saint Jean, Emmanuel Berl et André Malraux. L'amitié entre les deux hommes ne cessa de s'affermir ; la femme de Schiffrin, Georgette Guller, dite Youra (1895-1981), l'ayant entendu jouer aux décades de Pontigny où elle accompagnait son mari, incita Gide à reprendre le piano. En 1936, Schiffrin fut du voyage en U.R.S.S., avec Louis Guilloux, Jef Last, Pierre Herbart et Eugène Dabit. À leur retour, quelque peu « *désemparés* », Gide comme lui s'efforcèrent de « formuler » — pour mieux l'assumer — leur « *déception* » à l'égard du modèle soviétique... et de se remettre de la mort d'Eugène Dabit survenue à Sébastopol. Puis en août 1938, ce fut le séjour de Schiffrin (débarquant avec « *son charmant petit mioche et sa nurse* ») au château de Cuverville, consécration de l'intimité selon le Code de l'amitié gidienne ; et l'écrivain de constater : « *De mois en mois s'approfondit mon affection pour Schiffrin. Bientôt je me sentirai assez à mon aise avec lui pour lui demander de ne pas mouiller son doigt en tournant les pages des épreuves que nous achevons de corriger ensemble* » (*Journal*, 25 décembre 1938). De fait, le directeur de la Pléiade fut associé à quelques travaux de Gide ; à Cuverville, ils mirent au point, avec Drouin, la traduction d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare pour la Pléiade (1938), Gide en rédigeant seul la présentation générale — « pensum » qui, selon lui, le détournait d'une tâche plus féconde. Durant cette même année, Schiffrin prépara l'édition du *Journal*, laissant l'écrivain quelque peu inquiet « *de laisser parachever durant [son] absence un livre de si grande importance (pour moi) ! Malgré le dévouement de Schiffrin, je m'attends à quelques funèbres impairs* ». Il y en eut, en effet, corrigés dans la seconde impression. En 1938 encore, Schiffrin soufflait à

son ami d'établir pour la Pléiade une *Anthologie de la poésie française*, parue douze ans plus tard.

On comprend dès lors que Gide intervînt auprès de Gaston Gallimard pour que fût reprise à l'enseigne des Éditions de la N.R.F. la collection de classiques lancée par Schiffrin en 1931, la « Bibliothèque reliée de la Pléiade ». Douze volumes étaient déjà parus — dont des œuvres de Racine, Voltaire, Poe, Laclous, Musset et Stendhal —, mais l'éditeur se voyait confronté à de nouvelles difficultés de trésorerie. À en croire Gide, le directeur des Éditions de la Nouvelle Revue française semble d'abord n'avoir pas été conquis par le principe d'une telle reprise ; à (trop ?) larges traits, il revient sur ces discussions dans son journal le 16 mars 1943 : « *C'est cette collection, créée et dirigée si intelligemment par Schiffrin, que Jean Schlumberger et moi eûmes tant de peine à faire adopter. Il fallut insister et lutter près de deux ans avant d'arriver à une entente* ».

Mais pour Gide, la Pléiade était une innovation éditoriale remarquable. L'auteur ne manque pas une occasion de faire part de son enthousiasme à l'égard de ces précieux petits livres — à la pagination bien inférieure à celle que nous connaissons aujourd'hui, mais à l'apparence identique (papier, reliure, typographie), objets de compagnie qu'il est aisé de transporter. Observateur aigu, Julien Green note dans son journal à la suite d'un déjeuner avec Gide près du Bon Marché : « *Comme il est question d'un des poèmes en prose de Baudelaire et que Gide a précisément l'édition de Schiffrin dans sa poche, il relit à haute voix les premières phrases de ce poème et nous regarde, les yeux brillant de plaisir* ». Et Gide de relire en janvier 1932 le « *charmant petit Racine* » entre Carcassonne et Marseille et de s'assurer la compagnie des *Chroniqueurs du Moyen Âge* pour son voyage en Égypte de 1939. À ses yeux, la Pléiade ne fut jamais autre que « *la charmante petite édition Schiffrin* ».

Gide obtint finalement de Gaston Gallimard la reprise de la collection par la N.R.F., s'assurant que Schiffrin en restât le directeur ; un contrat fut signé le 31 juillet 1933 et les libraires apprirent la nouvelle à la rentrée 1933. Gide resta alors très attentif au devenir de la collection, réclamant un « Sainte-Beuve », proposant à Green une préface pour *La Bible...* Quant à Jacques Schiffrin, salarié du 1er août 1933 au 31 mars 1937 (il sera ensuite rémunéré en droits d'auteur), il en garda la direction — ainsi que celle du secteur des livres pour enfants ! — jusqu'en août 1941, année de son exil pour New York — victime de l'antisémitisme de l'époque. Avec l'éditeur Kurt Wolff, il y fonda les Éditions *Pantheon Books* qui marquèrent l'histoire du livre américain et qui s'inscrivirent en prolongement du travail éditorial mené durant l'entre-deux-guerres.